L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 23 JUILLET 1882. 55me Année.

Dufour, Dennet & Cie.,
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 23 JUILLET 1882

PRIX DE L'ABONNEMENT.

[ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES AL'ENCAN.

Par H. Stern & Co, dans le ra n d'encan, No 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Une brillante perspective pour la Nouvelle-Orléans

La Nouvelle-Orléans serait-elle à la veille de voir refleurir son antique prospérité? Nous apprenons de New York, que de nombreux steamers seront bientôt dirigés vers notre port, d'où ils transporteront, en Europe, les produits de la Californie reliée à notre métropole par le chemin de fer "South Pacific." Le prix du passage pour les émigrants, de Liverpool à San Francisco, sera réduit à $50.

C'est le déplacement, au bénéfice du Sud, des relations commerciales de la Californie. On assure que cette ligne, plus courte que celle qui, partant du nord, traverse ces Etats de l'ouest, présente, en outre, l'avantage de traverser une contrée à l'abri des tourmentes de neige et jouissant d'un climat magnifique.

Il faut, en effet, que ces avantages soient bien grands et bien justement appréciés, pour que le commerce du Nord abandonne, en partie, de vieilles relations, et adopte ainsi une voie ferrée à peine ouverte.

La Nouvelle-Orléans est donc destinée à être l'entrepôt des produits californiens et des vastes territoires situés entre les deux points extrêmes du South Pacific. C'est ici que les marchandises seront embarquées pour l'Europe, qui nous enverra ses échanges par la même voie: courant d'affaires considérable, qui fera de notre marché l'un des plus importants des Etats-Unis.

La construction des steamers pour desservir cette nouvelle ligne, témoigne des bénéfices qu'on en attend. L'industrie est assez prudente pour ne s'engager que là où elle a la certitude de réussir.

Ce qui est regrettable c'est que l'ère qui va s'ouvrir et dont notre ville est appelée, par sa position géographique, à recueillir les premiers bienfaits, n'ait pas été préparée par les capitalistes de notre Etat; mais, enfin, nous devons nous féliciter de ce que les intérêts industriels des grands constructeurs de chemins de fer viennent ainsi en aide aux nôtres.

Et maintenant qu'elle sera l'influence de la grande voie sur les vastes solitudes qu'elle parcourt? En les rattachant aux grands centres commerciaux et manufacturiers, ne va-t-elle pas pousser l'émigration, qui apporte avec elle toutes les industries, vers cette nouvelle terre promise! De nos jours, la civilisation n'a pas d'auxiliaire plus puissant que la vapeur; c'est par celle-ci qu'elle pénètre jusque dans les contrées privées des lumières de notre temps, et qu'elle les livre à l'activité.

Ce retour à la fortune éclairera-t-il nos capitalistes sur la nécessité d'ajouter aux avantages acquis d'autres qu'ils peuvent obtenir, s'ils ont un peu de cette puissante initiative qui a concentré dans les Etats du Nord le commerce général du pays. Hier encore, nous énumérions la production du café dans les différentes parties du monde favorables à la culture de la fève précieuse; le Brésil en fournit cinq cent soixante-dix millions de livres; or, pour que la Nouvelle-Orléans devienne marché principal, il suffirait d'établir une ligne directe des steamers entre Rio de Janeiro et notre port.

La question a été souvent mise à l'ordre du jour des délibérations de nos chambres de commerce, sans qu'une solution ait été proposée. Nos capitalistes manquent d'élan, de ce *go ahead* qui caractérise le Nord et fait sa prospérité. Tandis qu'on délibère ici, on agit ailleurs, et quand enfin nous nous décidons à l'action, on arrive trop tard, la place est prise.

Maintenant que la question de la dette est réglée, qu'il n'y a plus à s'occuper qu'à tirer le meilleur parti de la position, les hommes qui sont à la tête du mouvement commercial ont le devoir de se montrer plus entreprenants.

Il est une foule de questions qui intéressent la Louisiane et qu'on laisse dans l'oubli. Sans doute, la saison que nous traversons n'est pas favorable aux entreprises, mais les loisirs qu'elle prodigue aux hommes d'affaires la rendent propre à la discussion des projets d'avenir.

Déjà, comme premier symptôme de la prospérité qui nous revient, deux lignes de steamers français font des voyages réguliers entre notre port et ceux de France. La métropole reprend le rang qu'elle avait perdu. Que lui réserve, dans un avenir prochain, non seulement le chemin de fer qui la relie à la Californie, mais encore les nombreuses voies qui, partant du centre du Mexique, viennent aboutir à notre port? Il ne faut jamais désespérer de rien. Si l'esprit d'entreprise nous fait défaut, notre position géographique supplée à ce manque d'initiative.

La Californie envoie ses fruits et ses vins dans toute l'Amérique. En doublant ses moyens de communication, elle va doubler ses exportations. Sa richesse fera celle de la Nouvelle-Orléans, qui deviendra son débouché. Mais il y a des précautions à prendre en vue de l'arrivée des produits. Avons-nous, pour les abriter, d'assez vastes et nombreux entrepôts? C'est à nos négociants, en relations avec ceux du Pacifique, qu'il importe de s'occuper de cette grave question, et cela le plus tôt possible.

Quel jour de fête pour la Nouvelle-Orléans que celui qui verra entrer dans le fleuve la flotte des steamers venant du Nord pour transporter dans l'ancien monde des marchandises que le South Pacific versera dans nos entrepôts. Ce premier succès remporté sur le Nord, sera suivi de bien d'autres que nous devons à l'immense réseau de chemins de fer dont les mailles serrées tendent à envelopper tout le Sud.

Le steamer St. Laurent, capitaine Servan, de la compagnie générale transatlantique, parti de New York le 12 juillet, est arrivé au Hâvre, hier, samedi, 22 du courant.

—Jonnes et vieillies gens faites usage d'un ex plant fortifiant le Bitter Malakoff.

Le télégraphe a transmis, hier soir, de Washington, la nouvelle que la Chambre des Représentants a, par un vote unanime, adopté la loi qui accorde au "St-Tammany Water Works Company" de la Nlle-Orléans le droit de poser des tuyaux dans le Lac Pontchartrain et sur les terres publiques des Etats-Unis.

Le Dr Jones, président du bureau de santé, s'est consulté, hier matin, avec le maire, au sujet de la commission qui doit s'assurer de la pureté de l'eau du Bogue Falaya, que la nouvelle compagnie se charge de conduire ici.

On a beaucoup parlé, hier, dans les cercles politiques, de l'arrêt du juge Wiley, (à Washington) qui ordonne l'admission du témoignage de M. John Wilshe contre Brady et autres, relativement aux procès connus sous le nom de "Star Route cases."

Le général Grant, dans une lettre adressée, de Long Branch, au Señor Romero, ministre du Mexique aux Etats-Unis, exprime l'opinion que le gouvernement américain userait de ses bons offices pour régler le différend qui existe entre le Mexique et le Guatemala au sujet d'un certain territoire, mais ne le ferait qu'à la demande des parties intéressées. Quant à l'annexion dont on parle, le peuple y est fortement opposé.

Le général ajoute que si ces mêmes bons offices pouvaient amener la consolidation, en une seule république, de tous les Etats libres de l'Amérique Centrale, l'administration, croit-il, ne refuserait pas ses services, mais il faudrait auparavant qu'ils fussent sollicités par toutes ces républiques.

La communication de l'ancien président est une réponse à une lettre dans laquelle Señor Romero le priait de lui dire ce qu'il pensait de la mission de Son Excellence M. Barrios, président du Guatemala.

Nlle-Orléans, 22 Juil. 1882.

MM. les Editeurs de l'*Abeille*:

Le Conseil de direction de l'Union Française a décidé, depuis environ deux mois, d'organiser, vers la fin de l'année, une fête de bienfaisance sous la forme d'une tombola ou d'un bazar, dans le but d'aider la société à éteindre sa dette et de la mettre ainsi en mesure d'élever, dans un avenir prochain, une construction, destinée à servir de logement à quelques vieillards dépourvus de ressources.

Les directeurs ont gardé le silence sur cette décision jusqu'après notre fête nationale, afin de ne point nuire à cette manifestation patriotique. Ils croient maintenant le moment venu de la livrer à la publicité, bien que l'époque fixée pour l'exécution du projet soit encore loin de nous.

Une telle entreprise ne s'improvise point. Elle doit être préparée, de longue main, avec beaucoup de soins et de peines, et nous n'avons pas trop des quelques mois qui nous restent pour en assurer le succès.

On ne sera donc point surpris si nous nous permettons d'en entretenir le public par ces jours de canicule où tout le monde ne songe qu'à se reposer. Malheureusement, pour ceux qui ont mission de secourir ceux qui souffrent, le chômage est interdit. Leur tâche n'est jamais achevée.

Les contributions à la tombola seront à la portée de toutes les fortunes. Les objets les plus modestes seront les bienvenus dans cette œuvre de charité que nous mettons avec confiance sous le patronage de nos compatriotes et des personnes qui sympathisent avec les misères que nous avons pour but de soulager.

Pour l'organisation de la fête, les directeurs de l'Union feront plus tard appel au dévouement des dames; d'ar ent de leur aide que dépendra le résultat. On nous assure d'ailleurs que nous pouvons compter sur leur précieux concours.

Les encouragements prodigués jusqu'à ce jour à l'Union Française, lui font espérer qu'elle trouvera un appui chaleureux parmi cette population qui vient de prouver, une fois de plus, qu'elle a du courage à la bourse lorsqu'il s'agit d'une idée nationale et patriotique.

Les directeurs de la Société vous prient MM. les Editeurs, de vouloir donner place dans vos colonnes à cette communication, et d'agréer l'assurance de leurs respects.

H. BILLARD,
Secrétaire.

Sixième liste de souscriptèurs, pour la Fête Nationale du 14 Juillet 1882.

N. O. & F. & L. R. R.	$222 15
A Mercadal	150 00
G & J Mc Donkey	25 00
F E Voorhies	15 00
Fred's Hesse	10 00
Fernandez S Fort	7 50
Fauoon, S Fort	24 00
L E Sassinot	3 00
S B Rety	1 00
F Villegé	50
J Toesier	1 00
Un Gascon	2 50
P Larrony	5 00
J Ledrillard, 2ème versement	2 00
A Walz 2ème versement	15 00
L Espho	5 00
J Brun	1 00
A Savarre	2 00
Barbé	6 00
A Bongère	5 00
J M Trowenfeld	5 00
W B Schmidt	10 00
F Meiller, Faubourg-Pointe	5 00
Pierre Estebenet	1 00
L Ariaud, 2ème versement	2 00
H Chasranat	2 00
Justin Arieux	1 00
N O. City R. R.	$73 90
F Michelet	75 00
Thos H Hardy	30 00
J Astredo	20 00
W E Mentel	10 00
Noyes, S Fort	75 00
O Touché	15 00
Cash	1 00
J N Augustin	5 00
Nicolas Bothun	1 00
F Hollander & Co	5 00
Un Artilleur	1 00
Chas Eichinger	2 50
Germania National Bank	10 00
P Machet, Baton Rouge	2 00
F Savarre	1 00
Gondchaux & Silbernagel	5 00
Wm Adler	5 00
Cash	1 00
Mme M Kremer	5 00
J Levois, héritiers	5 00
I L Lyons	10 00
P Marchand	2 00
S Tibiletz	2 00
Total	$1564 85
Listes précédentes	3078 00
Balance en caisse, le 9 avril	987 84
Total jusqu'à ce jour	$5630 69

De la Nlle-Orléans à New-York.—Quand le général Barrios, président du Guatemala, a quitté la Nlle-Orléans pour New-York, il a exprimé le désir de prendre la magnifique route "Pan Handle and Pennsylvania." Il en avait beaucoup entendu parler, et il savait, disait-il, qu'en voyageant sur ce chemin il se ferait une idée exacte des merveilleux perfectionnements introduits dans les railways américains.

Le "Pan Handle," en effet, réunit tous ces perfectionnements. La locomotive, tout en courant à toute vitesse, renouvelle l'eau de son réservoir; les dépêches télégraphiques sont reçues dans les trains sans temps d'arrêt aux stations; les convois ne suivent qu'une direction, la voie étant double, ce qui rend les collisions à peu près impossibles. Quant à la beauté du pays que traverse le chemin, inutile d'y insister: on sait qu'il n'y a pas de région plus accidentée et plus pittoresque aux Etats Unis.

Le général était émerveillé, et en arrivant à New York il ne tarissait pas en éloges sur ce qu'il était vu dans le trajet de Cincinnati à la frontière nord de la Pennsylvanie.

Tous ceux qui ont voyagé sur le "Pan Handle and Pennsylvania" partagent l'admiration du général Barrios, et citent ce chemin comme une route modèle. De la Nlle-Orléans à New-York, il n'y a qu'un changement de *car*, et comme c'est à l'heure du déjeuner, au buffet de Cincinnati, qu'il s'opère, les voyageurs ne s'en aperçoivent même pas.

On peut se procurer des compartiments dans les *sleepers*, entre Cincinnati et les villes du Nord, sur la ligne du Michigan, et de P. S. Dicharry, de la paroisse Ascension, Louisiane. Les deux premières personnes possédaient, chacune, un cinquième du billet No. 85,003, qui est sorti de la roue de $75,000, et les dernières, trois-5ème du billet 20,440, auquel est échu le lot de $6,000. La Compagnie de Loterie ayant fait droit à ces trois réclamations qui lui étaient présentées, les derniers avis dont on trouvera la publication dans le journal de ce jour, ont pour objet, le même temps que de porter à la connaissance du public le fait que ces parties de billets ont été placées, au moyen d'une sage précaution, attendu que le premier pour le Compagnie, celui d'avoir fait honneur à ses engagements de paiements.

Musique.—M. J. W. H. Eckert, de la maison Louis Grunewald, a eu l'obligeance de nous adresser deux charmantes compositions: "La price militaire", par Eugène Ketterer; et "Ma native village Belle", par L. Zeise.

L'assortiment de musique nouvelle de L. Grunewald est complet sous tous les rapports et s'enrichit chaque jour par de nouveaux envois.

"Mazurka des Epouses", pour piano, par Louis Dersaux; "La Baroness", valse, par Emile Waldteufel; "Jeanne", tyrolienne, par J. B Wekerlin; "Rêverie", par Ch. Gounod—tels sont les morceaux que M. James H. Larrieu, de la maison Werlein, a eu la gracieuse 6 de nous adresser. Ce n'est qu'un échantillon des nouveautés musicales que l'on peut se procurer au No 135 rue du Canal.

Jolies et Nouvelles sont les étoffes de soie sous que la maison E. H. Adams, rue des Magasins 594 et 596, vient de débiter. Il en est qui se distinguent non seulement par leur fraîcheur mais aussi par leur originalité de tissus et de dessin.

En se référant à une annonce insérée plus loin on verra que M. V. C Butt, de Winona, Miss., certifie avoir reçu la somme de six cents piastres de la Mutual Marriage Association d'après le certificat No 12, classe 3 de ladite Association.

—Le phylloxera vient de faire son apparition dans l'Indre-et-Loire.

Depuis quelque temps déjà des parcelles de vignes, dans la commune de Notzay, paraissaient malades; mais les vignerons n'avaient pas pris la précaution d'avertir les personnes compétentes.

Pourtant, un propriétaire, M. Pardou-Dercey, eut la bonne pensée d'arracher quelques ceps malades et de les apporter au syndicat vinicole de Tours.

Le préfet, auquel l'insecte, emprisonné entre deux verres, avait été adressé et désigné comme ayant beaucoup de ressemblance avec le phylloxera, se hâta de l'expédier au laboratoire de Mettray, pour compléter l'examen fait à Tours. M. Perrer, directeur du laboratoire, acquit la certitude qu'on se trouvait bien en présence du phylloxera.

Immédiatement, le préfet chargea M. Blanchard, directeur de la colonie agricole de Mettray, membre du comité de vigilance, et M. Dugué, délégué départemental, de se rendre à Noizay pour juger de l'étendue du mal. Conduits par les propriétaires eux-mêmes dans les vignes d'où provenaient les ceps examinés à Tours, ils ont, malheureusement, rencontré le phylloxera en abondance.

Nous avons dit qu'un bataillon de fusiliers du 3e régiment des grenadiers de la garde prussienne avait été pourvu d'un nouveau fusil à répétition. Voici quelques détails sur cette arme, sortie des ateliers de Mauser, l'inventeur du fusil de ce nom, et qui a donné de très bons résultats aux expériences faites à Spandau.

Dans la monte du fusil se trouve un tuyau qui amène, au moyen d'un ressort à spirale, les balles à l'orifice de la chambre. Quand on veut tirer, une légère pression exercée sur le ressort amène la cartouche suivante à la place de celle qu'on vient de tirer. La manœuvre est au reste identique à celle du fusil Mauser. Quand on ne veut tirer qu'un seul coup, on verrou place à la main du ressort ferme la chambre aux cartouches et ne permet pas à ces dernières d'avancer.

Quand la chambre est vide, le rechargement peut s'opérer en quelques secondes.

Les travaux de la Maison Blanche, à Washington.

Sait-on généralement la véritable origine de ce titre de "séances exécutives" donné à celles que consacre le Sénat au rejet ou à la ratification des nominations du Président? On croit, généralement, nous avons cru nous-mêmes assez longtemps que ce nom lui venait de ce que le Sénat, par le genre de besogne qu'il accomplissait alors, sortait un peu de la sphère législative, pour pénétrer dans le domaine de l'exécutif.

Il n'en est rien. Dès le berceau de la République américaine, le premier président, Washington, avait l'habitude de se rendre, à tel jour, à telle heure, dans la salle même du Sénat, pour délibérer personnellement avec les sénateurs sur ces matières. Tout se passait alors dans le secret. Le public n'était pas admis à ces séances. De là, le nom de *séance exécutive*, ou mieux, de *séance de l'exécutif*, qui est resté depuis aux séances secrètes du Sénat.

Ce que nous venons de raconter est un commencement d'explication des travaux que l'on va exécuter à la *Maison Blanche*.

Cet édifice n'a réellement été élevé, dans les commencements de la République, qu'en vue d'en faire la résidence particulière des Présidents. Les premiers d'entr'eux se bornaient à y habiter, à y donner des réceptions. Ils expédiaient les affaires ailleurs, le plus souvent au Capitole.

Depuis lors, les choses ont bien changé; il s'est opéré une sorte de séparation entre le Capitole et la Maison Blanche. Les Présidents ont peu à peu pris l'habitude de régler les affaires de l'Etat chez eux; c'est vers la Maison Blanche que se dirigeait la foule des solliciteurs, et le nombre des affaires qui s'y brassaient, augmentant sans cesse, les appartements se sont trouvés trop petits; il a fallu songer à construire de nouvelles bâtisses pour y recevoir les visiteurs et y installer les bureaux. Voilà pourquoi l'on agrandit la Maison Blanche. La multitude des visiteurs et solliciteurs qui ont besoin de voir le Président, ou que le Président a besoin de voir, est telle, d'ailleurs, qu'il faut absolument de nouveaux appartements pour y établir et consacrer un appartement à chaque catégorie d'entr'eux.

La résidence d'été du Président des Etats-Unis.

On sait que la *Maison Blanche*, comme résidence d'été, est extrêmement désagréable, malsaine même, à cause des miasmes qui s'échappent des bas fonds du Potomac, à l'époque des basses eaux et des chaleurs; c'est même la raison qui a fait transporter ce pauvre M. Garfield, blessé, à Staten Island. C'est pour cela aussi que le Président va passer, chaque année, une partie de l'été au *Soldiers Home*. Invariablement, à pareille époque, le Gouverneur et le comité du Home adressent officiellement au Président une invitation à venir occuper le pavillon qui lui est réservé, dans l'établissement; invitation à laquelle le premier magistrat de la République ne manque jamais de ne rendre. Cette coutume date de la présidence de M. Buchanan.

Il paraît que le cabinet actuel restra illoisire dans l'histoire sous le titre de ministère des gras. Quatre seulement d'entr'eux pèsent une tonne; ils ne sont pas non plus de première jeunesse. Les mêmes quatre ministres forment ensemble une somme de 265 ans. Les grandeurs engraissent, paraît-il, et le politicianisme est un brevet de longévité.

Quant à son excellence M. Arthur, il ne passera peut-être pas à la postérité, comme le plus grand des présidents; mais il restera le plus élégant, le plus dandy. Il s'habille comme le plus brillant des cavaliers parisiens. Ses toilettes sont exquises. Il porte des chaussettes de soie brodée, merveilleuses de couleur et de travail; chaussettes *rayons du soleil, clair de lune, fond du lac, prairie du chien*. Il y a épuisé toutes les couleurs de l'arc en ciel, et toutes les ressources de la plus fine bonneterie.

Quant à ses jaquettes d'été, elles défient la blancheur virginale des neiges du Mont Blanc.

Nos arrière-neveux diront de lui: il a été le mieux chaussé des présidents, celui qui a le plus élégamment porté l'habit noir.

—Le BitterMalakoff est un tonnetif sauvegin

Loterie de l'Etat de la Louisiane.—Aux deux personnes dûdis ant avoir gagné au dernier tirage mensuel de cette loterie des fractions des principaux lots, avis publié dans l'Abeille la semaine dernière, viennent s'ajouter ceux de MM. Wm. Martin et Fail. Wilsie, de Detroit, du Michigan, et de P. S. Dicharry, de la paroisse Ascension, Louisiane. Les deux premières personnes possédaient, chacune, un cinquième du billet 85,003, qui est sorti de la roue de $75,000, et les dernières, trois-5ème du billet 20,440, auquel est échu le lot de $6,000. La Compagnie de Loterie ayant fait droit à ces trois réclamations qui lui étaient présentées, les derniers avis dont on trouvera la publication dans le journal de ce jour, ont pour objet, en même temps que de porter à la connaissance du public le fait que ces parties de billets ont été placées, au moyen d'une sage précaution, attendu que le premier pour le Compagnie, celui d'avoir fait honneur à ses engagements de paiements.

—A la séance du Sénat italien, répondant à MM. Pantaleoni et Caracciolo, au cours de la discussion sur le budget des affaires étrangères, M. Mancini a refusé de parler des travaux de la conférence; il a dit qu'un protocole de désintéressement a été unanimement signé et que, sur l'initiative du comte Corti, toutes les puissances s'accordent à répudier une action militaire isolée, sauf dans un cas évident de force majeure, si par exemple la protection des nationaux l'exigeait.

M. Mancini augure bien de ces deux décisions.

"L'Italie, a-t-il dit, désire que les traités européens soient maintenus et que des garanties sérieuses d'une situation normale en Egypte soient données pour l'avenir en excluant toute participation de l'Europe à l'administration intérieure de l'Egypte.

"Si M. Pantaleoni avait lu mon discours à la Chambre, il ne me croirait pas hostile au mouvement national égyptien.

"On doit pourtant empêcher la Turquie de réduire l'Egypte à la condition des autres provinces turques et de détruire ainsi toutes les réformes accomplies. On doit ainsi empêcher l'occupation, l'intervention militaire, la prédominance exclusive de n'importe quelle puissance."

En réponse à M. Caracciolo sur la délicate question du canal de Suez, le ministre des affaires étrangères a déclaré que la discussion sur ce sujet est inopportune.

"Je puis dire seulement que si l'Angleterre est commercialement et politiquement intéressée à la libre navigation du canal, l'intérêt commercial est commun à toutes les autres nations et principalement à l'Italie, qui est redevenue géographiquement la voie naturelle et l'intermédiaire du commerce de l'Europe avec l'Orient.

"On doit croire que l'opposition de l'Angleterre à la neutralisation du canal provient de ce que cette puissance veut conserver le pouvoir de transporter, si la nécessité s'en présentait, des troupes dans les Indes; il ne faut pas confondre cependant cette question avec celle de la libre navigation du canal.

"Les intérêts anglais ne seraient pas endommagés, mais fortifiés au contraire, par la garantie collective de l'Europe envers la Porte et l'Egypte."

M. Mancini a conclu en donnant au sénat l'assurance que l'Italie, dans la conférence comme dans toutes autres occasions, ne s'inspirera pas de considérations égoïstes, mais des intérêts généraux européens. Aucune offre ne pourra lui faire renoncer à la mission qu'elle s'est donnée d'être pratiquement un élément d'ordre et de paix.

"Rester inséparable du concert européen, a dit enfin le ministre en terminant ce sera le meilleur moyen de préserver de toute atteinte la dignité et les intérêts de l'Italie."

"Cette politique loyale et noble dans ses aspirations est seule digne de l'Italie."

M. Pantaleoni et M. Caracciolo se sont déclarés satisfaits.

Nouvelle-Orléans, 7 décembre 1877—Le présent certificat a pour objet d'affirmer que le Malakoff Bitters est composé de substances inoffensives et vraies de la santé. *Je le considère un bon tonique* et puis le recommander aux personnes souffrant d'une digestion débilitante.

Signé: Dr F. Lozana, 161 rue Barone.

Le rapport de M. Logerotte sur le budget des beaux-arts vient d'être distribué aux députés.

Nous y relevons les détails suivants concernant les théâtres subventionnés à Paris.

Les bénéfices de l'Opéra pour une période de deux ans et demi, du 16 juillet 1879 au 31 décembre 1881, s'élèvent à 190,000 fr., dont pour 175,000 francs aux bals masqués.

Le rapport constate que les deux nouveaux ouvrages représentés cette année, *Namouna* et *Françoise de Rimini*, ont produit une augmentation de dépenses de 349,245 francs. Il ajoute que la direction de l'Opéra a reçu:

Un grand opéra, *Henri VIII*, musique de M. Saint Saëns, poème de MM. Detroyat et A. Silvestre.

Un grand opéra, musique de M. Massenet, poème de MM. d'Ennery et Gallet.

Elle a demandé:

Un opéra en deux actes à M. Emile Pessard [grand prix de Rome].

Un ballet à M. Th. Dubois, la *Farandole* [grand prix de Rome].

La commission propose sans aucune restriction le maintien de la subvention de 800,000 francs.

Les bénéfices de la Comédie-Française pour la seule année 1881 s'élèvent à 780,000 francs. Elle a payé aux auteurs 264,000 fr.; à l'Assistance publique, 192,000 fr. Le rapport contient en annexe une "note de M. Perrin en réponse aux questions qui ont été posées à l'administrateur *général* de la Comédie-*Française* par la commission du budget.

Cette note, trop longue pour être reproduite, débute ainsi: "On m'a reproché très souvent le répertoire ancien au répertoire moderne. Voici des chiffres exacts: Du 1er avril 1881 au 30 avril 1882, il a été représenté un total de 73 pièces, dont 27 de l'ancien répertoire." Le répertoire moderne a été joué 869 fois; l'ancien, 202 fois. M. Perrin fait remarquer que l'absence de M. Mounet-Sully, éloigné du théâtre par son état de santé, le prive depuis plus de quatre mois des services de cet artiste.

En résumé, le Théâtre-Français a fait, dans le courant de l'année, représenter trois pièces importantes: le *Monde où l'on s'ennuie*, *Œdipe Roi*, les *Rantzau*.

Faisant des jeunes artistes qui ne jouent pas assez, M. Perrin dit que la troupe actuelle du Théâtre-Français se compose actuellement de 56 artistes, 22 sociétaires et 34 pensionnaires. "Parmi ces derniers il en est qui ont déjà fait assez leurs preuves pour être admis prochainement au sociétariat. Mais ce travail de substitution n'est pas l'affaire d'un jour, c'est un travail lent, difficile, etc."

M. Perrin justifie ensuite la répartition du nombre des parts attribuées aux sociétaires. Le nombre des sociétaires a toujours été variable ainsi que celui des parts. Le premier a varié de 27 au maximum à 17 au minimum. Le nombre des parts a été une seule année de 22; il a descendu plusieurs fois jusqu'à 13 1/2. La moyenne depuis quarante ans est de 20 sociétaires et de 17 parts deux douzièmes. "Il y a aujourd'hui 22 sociétaires et 17 parts 1/12e.

Voici, d'après une autre annexe du rapport, la quotité de la part entière depuis 1872: 1872, 15,000 fr; 1873, 15,000 fr; 1874 et 1875, 13,000 fr; 1876 et 1877, 20,000 fr; 1878, 42,000 fr; 1879, 24,000 fr; 1880, 30,000 fr; 1881, 40,000 fr. Depuis 1876, une part entière est allouée à M. Perrin.

—Un drame terrible s'est passé hier à Ménilmontant, au numéro 9 de la rue des Partants, dans une famille d'Alsaciens du nom de Zurcher.

Cette famille se compose: du père, âgé de cinquante ans, facteur de pianos; de la mère, âgée de quarante-six ans, occupée aux soins du ménage, et d'un fils unique, Eugène, âgé de vingt ans, qui a appris le métier de son père.

Eugène Zurcher est un garçon taciturne, marchant la tête toujours baissée, vivant à l'écart, et sujet à des accès de folie furieuse. L'an dernier, à la suite d'un accès semblable, on avait dû l'interner à Saint-Anne pendant quatre ou cinq mois. Le corps de bâtiment qu'il habite avec ses parents est situé au fond d'une cour très peuplée. Hier vers trois heures de l'après-midi, des voisins virent apparaître à sa croisée Mme Zurcher, pâle, qui demandait du secours. Ils se précipitèrent vers son appartement, mais ils le trouvèrent sur le seuil, le visage décomposé et leur disant que ce n'était pas la peine de se déranger pour elle, qu'elle était seulement indisposée. Puis elle referma sa porte.

Son air défait, sa pâleur, avaient vivement frappé le propriétaire qui, devinant quelque scène dont Mme Zurcher venait d'être victime, alla quérir un gardien de la paix. L'agent arriva, mit le sabre au poing et ouvrit la porte. Un spectacle épouvantable se dressa devant lui: Mme Zurcher, perdant le sang abondamment par des blessures au cou, aux épaules et aux mains, était sur le point de se tronver mal. Auprès d'elle se tenait son fils dans la plus complète immobilité. L'agent le saisit au collet en lui demandant:

—C'est vous qui avez mis votre mère dans cet état?

—Oui, monsieur.

—Pourquoi?

—Sais pas.

—Avez quoi l'avez-vous frappée?

—Avec un couteau.

Il répondit simplement, comme si on l'eût interrogé sur l'incident le plus futile. Le propriétaire et les voisins entrèrent avec l'agent regardant de tous côtés, sans trouver l'arme dont s'était servi le meurtrier. Ils mirent enfin la main sur un large couteau de boucher que le jeune Zurcher déclara avoir affilé avec un tiers-point et une pierre à aiguiser.

La mère, qu'on avait déposée sur le lit, cherchait à tranquilliser les voisins. Quand on emmena son fils, elle dit à l'agent:

—Sortons ne me le gardez pas longtemps.

Elle demanda ensuite à Eugène de l'embrasser. Il s'approcha du lit, se pencha sur sa mère et lui dit en allemand:

—Maman, ne dis rien, je ne dirai rien non plus. Pourvu que tu n'en meures pas.

Le gardien l'ayant conduit devant le commissaire de police, Eugène Zurcher raconta au magistrat tous les détails de son crime, disant qu'il avait voulu tuer sa mère parce qu'il était ennuyé de ne pas avoir assez d'ouvrage, de manquer d'argent et que pour s'en procurer il était résolu à commettre un crime. Il ajouta que, pour ne pas donner à ses parents la douleur de le voir monter sur l'échafaud, il avait trouvé bon de les assassiner avant.

—Ma mère d'abord, dit-il, mon père ensuite.

Son attitude, ses réponses et ses antécédents faisant supposer qu'il ne jouit pas de toutes ses facultés, il sera examiné par des médecins aliénistes. Sa mère, dont l'état est désespéré, a été transportée dans la soirée à l'hôpital Tenon.

MM. les Editeurs de l'Abeille de la Nlle-Orléans

Messieurs,

En parcourant les colonnes de votre estimable journal mon attention s'est portée sur l'annonce mortuaire de Madame Arsène Le Gouster, dans laquelle mon nom figure comme ami ou connaissance.

Tel n'étant pas le cas, je suppose qu'il doit y avoir méprise.

Votre serviteur,
EDMOND DE VERGES.

Décédé, hier matin à huit heures, âgé de vingt-huit ans, MANUEL TORRES, natif de la Havane. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu cette après midi, à quatre heures. Le convoi funèbre partira de sa dernière résidence rue Amour, entre Kerlerec et Columbus.

De la part de son épouse.

WINONA, Miss., 13 juillet 1882.

Reçu de la MUTUAL MARRIAGE AID ASSOCIATION la somme de six cents piastres en plein pour toutes les demandes, sur le certificat No 12, classe No 2 de la dite association.

V. C. BUTT.

Nous certifions que nous avons eu en collection la police ci-dessus décrite de six cents piastres la dite police nous ayant été envoyée en collection.

BICKHAM & MOORE,
Par Ernest.
Nouvelle Orléans, 15 juillet 1882.
23 juil—1f

NOUVEAU MAGASIN!
NOUVEAU MAGASIN!

NORES,

205 - - CANAL - - 205

ENTRE BOURGOGNE ET REMPARTS.

VENANT d'ouvrir hier au soir un immense assortiment de Broderies, Garnitures Nuisses, Dentelles fantaisie, Dentelles torchons et autres fantaisies.

— Aussi —

Un joli assortiment d'Ombrelles pour dames et Ex-tout-Cas, Corsets et Rubans, qui seront offerts à très bas prix

H. L. NORES.
205 RUE CANAL 205
Entre Remparts et Bourgogne.
23 juillet —

Avis.

$75,000.

Nouvelle-Orléans, 22 juillet 1882.

LE soussigné certifie qu'il était porteur du cinquième du billet No 85,003, tirage mensuel simple, Classe "G" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane,—cinquième qui a gagné le premier gros lot de Soixante-quinze Mille Piastres, le mardi, 11 juillet 1882. Le dit billet a coûté la somme de Une Piastre, au bureau de B. Pack Moore, Chicago, Ills., et le montant en a été promptement payé par un check sur la New Orleans National Bank, sur présentation du billet aux bureaux de la compagnie.

Nom: WM. MARTIN.
Résidence: Bangor, Mich.
23 juil—1f-PP

Avis.

$75 000.

Nlle-Orléans, 21 juillet 1882.

LE soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de Phil Wits'ches, Aqueduct, Clinton, Mich., par l'entremise de l'Américan Express Co., le lot de Soixante-quinze Mille Piastres, le mardi, 11 juillet 1882. Le dit billet a coûté la somme de Une Piastre, aux bureaux de M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La., et le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New-Orleans National Bank, sur présentation du billet aux bureaux de la compagnie.

Nom: J. M. WESCOAT.
Résidence: Agent du Southern Express Co., Nlle-Orléans, Lne.
23 juil—1f PP

Avis.

$6,000.

Nouvelle-Orléans, 20 juillet 1882.

LES soussignés certifient qu'ils avaient en recouvrement pour le compte de P. S. Dicharry, l'Ascension, Louisiane, Lne, par l'entremise de Bernard Lemann & Frères, Donaldsonville, Lne, et J. G. Spear, Boston, Massachusetts, deux cinquièmes et un cinquième du billet No 20,440 tirage à numéro simple, Classe "G", de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui a gagné le Quatrième Gros Lot de Six Mille Piastres, mardi, 11 juillet 1882, les dits billets ayant coûté la somme de Une Piastre chacun au bureaux de 265 rue Washington, Boston, Massachusetts, et que les montants leur en ont été promptement payés par chèques sur la New Orleans National Bank sur présentation des billets aux bureaux de la compagnie.

Nom: JOHN COSTE, Commis aux billets de la Louisiane Nat. Bank.
T. M. WESCOAT, Agent,
Southern Express Company,
Nlle-Orléans, Lne.
23 juil—1f PP.

A louer,

LE MAGASIN No 48 de la rue Royale, entre Douane et Bienville, actuellement occupé par M. Marmont.
S'adresser à
JAMES S. ZACHARIE,
Courtier et agent de propriétaires fonciers,
No 135 de la rue Commune.
23 juil—7f

BASILE BARES,

No 84 - - Rue Royale - - No 84

Entre St.-Louis et Conti.

Vieux pianos! Vieux Pianos!

ENTIÈREMENT remis à neuf et plainement garantis de faire la même durée qu'un piano neuf. N'importe pas si vous voulez avoir un piano neuf chez vous, mais envoyez votre piano à Basile et vous en aurez un aussi bon qu'un neuf à un prix très modéré. Plus de 500 pianos réparés en ville et à campagne ont donné entière satisfaction. Venant d'être reçu et attendu par bateau-vapeur Teutonia, du Havre, un grand assortiment de feutres les célèbres cordes en acier de Londres, et articles en général pour la réparation des pianos et orgues.

J'invite mes amis et le public à venir examiner les marchandises que j'emploie, et le stock que je viens de recevoir.

16 fév—